

## **Marguerite de Valois et Henri IV : la contribution d'une reine à une typologie de la maîtresse royale**

*Paru dans Juliette Dor, Marie-Élisabeth Henneau et Alain Marchandisse (dir.),  
Maitresses et favorites dans les coulisses du pouvoir, du Moyen Âge à l'Époque moderne.  
Saint-Étienne, Publications de l'Université, 2019, p. 255-267*

Henri IV et Marguerite de Valois forment sans doute le couple de souverains le plus célèbre de l'histoire de France pour l'intensité de leur vie amoureuse extraconjugale. La situation de ces deux personnages ne présente pourtant sous cet angle que fort peu de ressemblances. Bien que la liste des amants de Marguerite se soit en effet allongée dès les décennies suivant sa mort puis au fur et à mesure de sa métamorphose en *reine Margot*<sup>1</sup>, elle ne comprend jusqu'à preuve du contraire que cinq ou six noms – ce qui fait peu au regard des dizaines de maîtresses répertoriées par les biographes de son mari. On observe par ailleurs le goût marqué de l'une pour la tradition courtoise et l'idéal néoplatonicien, et la préférence de l'autre pour la satisfaction des sens et la pratique du repos du guerrier, à une notable exception près. Enfin, aucune liaison de Marguerite n'a mis en difficulté son mari, et encore moins l'État ; en revanche, plusieurs amours du roi ont cruellement déstabilisé son épouse, l'une d'elles a entraîné leur séparation puis l'annulation de leur mariage, et l'une des dernières liaisons de celui qui était devenu roi de France et avait épousé en secondes noces Marie de Médicis mit le royaume en danger durant six ans.

Au cœur de cette dissimilarité, des questions de goût et de caractère, bien entendu, mais aussi des questions de pouvoir, que mettent bien en valeur les très nombreuses sources dont nous disposons : témoignages des proches, correspondances des deux protagonistes, lettres de certaines maîtresses du roi, lettres de Catherine de Médicis – la mère de Marguerite –, et surtout les *Mémoires* de celle-ci. Ce sont ces différences de pouvoir que j'explorerai ici, à travers une galerie de maîtresses classées par type, selon les effets que leur existence eut sur celle de la reine. Cette étonnante palette devrait non seulement mettre en valeur la variété des situations qui s'offraient aux prétendantes à la couche royale, de même que la variété de leurs parcours, mais aussi les conséquences de leurs actions sur le couple des souverains – et, notamment, son maillon faible : la reine. Elle devrait aussi faire réfléchir à la singularité des *Mémoires* de la reine, dont l'immense succès à partir de 1628 lança la mode des grands mémoires aristocratiques, et dont on dit si souvent que leurs auteurs ou autrices parlent peu de leur vie privée.

### **Les passades**

Dans une société qui ne met quasiment aucune borne au bon plaisir de l'homme puissant, les femmes constituent bien souvent les instruments inévitables de ce dernier. Qu'elle ait eu ou non vent de leur existence, Marguerite ne mentionne ni ne nomme aucune des dizaines de servantes et autres femmes de milieu très modeste avec lesquelles le roi de Navarre a eu de brèves relations au cours de ses équipées militaires,

---

<sup>1</sup> Voir Viennot É., *Marguerite de Valois. Histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Paris, Payot, 1993, retiré *Marguerite de Valois, la « reine Margot »*, Paris, Plon-Tempus, 2005.

et qui ne relèvent évidemment pas de la catégorie des « maîtresses royales ». Elle évoque en revanche, soit globalement, sans les nommer, soit en donnant quelques noms, quelques-unes des femmes de meilleure étoffe, mais sans grande importance pour lui, rencontrées dans les cours qu'il a fréquentées. Il est clair qu'elle choisit ici et d'être évasive et de ne pas passer sous silence cet aspect de la personnalité de son mari.

Rapportant par exemple dans ses *Mémoires* une courte syncope du roi de Navarre, intervenue à la fin de l'année 1575, au temps où ils vivaient à la Cour de France, elle l'attribue sans épiloguer à son activisme sexuel : « il demeura évanoui l'espace d'une heure », commente-t-elle, terrassé par une faiblesse « qui lui venait, comme je crois, d'excès qu'il avait faits avec les femmes, car je ne l'y avais jamais vu sujet<sup>2</sup>. » Le *je crois* ouvre évidemment sur la possibilité d'autres interprétations, mais il sert d'abord à noter ce que la reine veut démontrer dans ce passage, à savoir que son mari se méfie désormais d'elle – alors qu'il n'a aucune raison de le faire, vu qu'elle a pris son parti et l'a aidé concrètement lors du Complot du Mardi gras (ou « des Malcontents ») de l'année précédente. Elle précise du reste peu après : « nous ne couchions plus ni ne parlions plus ensemble » (*Mém.* 123). De fait, le Béarnais est en train de préparer son évvasion de la Cour, d'où, dit-elle, « il partit [...] sans me dire adieu. » (*Mém.* 127). Constat amer, mais sans vraie souffrance : Marguerite était alors, de son côté, amoureuse du fougueux et lettré Bussy d'Amboise. Un passage un peu antérieur confirme qu'il s'agit bien d'une blessure d'ego. Auparavant, précise-t-elle, « quoi qu'il en eût à la fantaisie, il m'en avait toujours parlé aussi librement qu'à une sœur, connaissant bien que je n'en étais aucunement jalouse, ne désirant que son contentement. » (*Mém.* 115). C'est du reste à partir de ce genre d'attitude, remarquée de tous, que sa mère la croira coupable de complaisance lorsqu'elle aura connaissance des manières scandaleuses de son gendre, alors que le couple vit à Nérac.

Si la mémorialiste se contente ici d'épingler de manière allusive les mœurs de son mari, elle évoque un peu plus loin nommément deux maîtresses relevant de ce type : deux femmes qui se succédèrent dans le cœur du roi de Navarre à quelques mois près, à la fin des années 70. Après plus de deux ans de séparation, en effet, le couple se retrouve alors en Gascogne, où Catherine de Médicis a accompagné sa fille afin de discuter les accords de paix avec les protestants, au lendemain de la sixième guerre de religion. Marguerite, que les événements politiques ont maintenue jusque là dans la dépendance étroite de sa mère et de son frère Henri III, mise beaucoup sur ces retrouvailles : le meilleur moyen pour elle d'échapper à cette tutelle pesante ne serait-il pas qu'elle devienne mère ? Le roi de Navarre n'est pas contre la reprise de la vie commune – mais il n'est surtout pas contre la perspective de puiser à nouveau, pour ses plaisirs, dans le vivier de jeunes femmes qui prospère autour de la reine mère, et où ses lieutenants trouvent aussi leur compte.

La reine ma mère, pensait y demeurer peu de temps. Mais il survint tant d'accidents, et du côté des huguenots, et des catholiques, qu'elle fut contrainte d'y demeurer quinze mois. Et en étant fâchée, elle voulait quelquefois attribuer que cela se faisait artificieusement, pour voir plus longtemps de ses filles, pour ce que le roi mon mari était devenu fort amoureux de Dayelle, et Monsieur de Turenne de La Vergne. Ce qui n'empêchait pas que je ne reçusse beaucoup d'honneur et d'amitié du roi, qui m'en témoignait autant que j'en eusse pu désirer (*Mém.* 194-195).

La présence de Catherine de Médicis empêche en effet le roi de Navarre de trop négliger son épouse, et ladite Dayelle (Victoire d'Ayala, v. 1560- ?) de s'écarter du droit chemin.

---

<sup>2</sup> Marguerite de Valois, *Mémoires*, in *Mémoires et autres écrits, 1574-1614*, éd. É. Viennot, Paris, H. Champion, 1998, p. 122. Les références à cette édition seront désormais données dans le texte, précédées du sigle *Mém.* L'orthographe est modernisée.

La maîtresse suivante, Rebours (v. 1560-1582), une jeune femme de la suite de Marguerite dont nous ignorons le prénom, est moins inoffensive. Il faut dire que la situation a changé, car la reine mère a quitté le couple. Pour la première fois depuis qu'elle est mariée, c'est-à-dire depuis sept ans, Marguerite se retrouve donc seule en face de son mari, et de plus en « terrain ennemi », puisqu'il l'a emmenée à Pau, capitale du Béarn, où la seule religion admise est le protestantisme. Marguerite, qui tient à exercer sa religion, entre aussitôt en conflit avec l'entourage de son mari. « Et pour empirer encore ma condition », ajoute-t-elle,

depuis que Dayelle s'était éloignée, le roi mon mari s'était mis à rechercher Rebours, qui était une fille malicieuse, qui ne m'aimait point, et qui me faisait tous les plus mauvais offices qu'elle pouvait en son endroit (*Mém.* 198).

Marguerite expérimente donc pour la première fois, avec cette femme, la dure situation de l'épouse livrée à l'arbitraire marital. Brantôme rapporte toutefois que la reine ne lui garda pas rancune, d'autant qu'elle fut vite détrônée, comme on le verra<sup>3</sup>.

Une dernière « passade » du Béarnais, enfin, est mentionnée par la reine bien des années plus tard, au printemps 1606, alors que les deux compères ne sont plus que des ex-époux, et qu'elle ne risque plus de pâtir de ses écarts de conduite. En l'occurrence, nous pouvons même soupçonner qu'elle les encourage. Elle est en effet, à cette époque, en plein procès pour la récupération de ses terres d'Auvergne, à laquelle s'oppose, de tout son pouvoir, la maîtresse en titre du roi, Henriette d'Entragues, et elle n'est pas fâchée de constater qu'il a d'autres belles en tête. Ainsi, jouant peut-être de l'une contre l'autre, elle termine une lettre très sérieuse par cette phrase :

J'ai vu depuis [votre] partement [*départ*] cette naissante beauté au milieu de tous ses adorateurs, où, pour le respect de votre majesté, j'ai fait à la mère et à la fille toute la bonne chère et l'honneur que j'ai [pu], comme ne vivant que pour servir et complaire à votre majesté<sup>4</sup>...

Ce clin d'œil complice fait vraisemblablement allusion à la dernière tocade en date du roi, Charlotte des Essarts (1580-1651).

## Les espionnes

L'indulgence plus ou moins grande dont bénéficient les « passades » n'est évidemment pas de mise envers les maîtresses de cette seconde espèce. À vrai dire, elle n'est ici illustrée que par une femme : Charlotte de Beaune, baronne de Sauve au moment qui nous intéresse, et de deux ans plus âgée que le roi (1551-1617). Dans les mois fort troubles qui précédèrent et suivirent l'agonie puis la mort de Charles IX (mai 1574), ce membre éminent de « l'escadron volant de la reine mère » paraît avoir été à la fois la maîtresse du roi de Navarre, celle du duc d'Alençon (le plus jeune frère de Marguerite) et celle d'un de leurs ennemis – voire de plusieurs. Nous ne savons pas jusqu'à quel point elle agissait en service commandé, mais nous savons qu'elle réussit à désagréger l'alliance que la reine, son époux et son frère avaient brièvement formée lors du Complot du Mardi gras, à la tête du « tiers parti » naissant, qui avait tenté d'installer

---

<sup>3</sup> Rebours mourut à Chenonceaux trois ans plus tard. « Ainsi qu'elle voulut rendre l'âme, écrit Brantôme, [la reine] l'admonesta, et puis dit : "Cette pauvre fille endure beaucoup, mais aussi elle a bien fait du mal. Dieu lui pardoint comme je lui pardonne !" Voilà la vengeance et le mal qu'elle lui fit. » (*Discours sur Marguerite de Valois*, in *Recueil des Dames, poésies et tombeaux*, éd. É. Vaucheret, Paris, Gallimard, 1991, p. 154).

<sup>4</sup> Marguerite de Valois, *Correspondance, 1569-1615*, éd. É. Viennot, Paris, H. Champion, 1997, lettre 394, mi-mai 1606. Les références à cette édition seront désormais notées dans le texte, précédées du sigle *Cor.* L'orthographe des lettres est ici modernisée.

le duc sur le trône en lieu et place de son frère aîné, qui était alors roi de Pologne, Henri III. La reine décrit dans ses *Mémoires*, avec un reste de rage, la manière dont cette *Célestine* – c'est l'un des surnoms qu'elle lui donne – parvint à dresser l'un contre l'autre les deux princes, et même à semer la zizanie entre les deux époux :

En peu de temps, elle eut rendu l'amour de mon frère et du roi mon mari, auparavant tiède et lente comme celle de personnes si jeunes, en une telle extrémité, [qu']oubliant toute ambition, tout devoir et tout dessein, ils n'avaient plus autre chose en l'esprit que la recherche de cette femme. Et [ils] en viennent à une si grande et véhémence jalousie l'un de l'autre, qu'encore qu'elle fût recherchée de Monsieur de Guise, du Guast, de Souvray et plusieurs autres, qui étaient tous plus aimés d'elle qu'eux [ne l'aimaient], ils ne s'en souciaient pas, et ne craignaient ces deux beaux-frères que la recherche de l'un et de l'autre ! Et cette femme, pour mieux jouer son jeu, persuade au roi mon mari que j'en étais jalouse, et que pour cette cause je tenais le parti de mon frère ! (*Mém.* 115).

C'est à propos de cette *Circé* – autre nom dont elle l'affuble – que, par contraste, la mémorialiste en vient à mentionner les autres liaisons de son mari, elles dont il ne se cachait pas et qui avaient été sans conséquences. En revanche, Mme de Sauve est décrite comme à l'origine non seulement d'une désagrégation politique du trio, mais de la sévère brouille intervenue dans les relations intimes des souverains de Navarre :

[elle] disposait toujours davantage le roi mon mari à me haïr et s'étranger de moi, de sorte qu'il ne me parlait presque plus. Il revenait de chez elle fort tard, et pour l'empêcher de me voir elle lui commandait de se trouver au lever de la reine [*Catherine*], où elle était sujette d'aller ; et après, tout le jour, il ne bougeait plus d'avec elle (*Mém.* 115).

À partir de février 1576, Navarre s'étant enfui de la Cour pour rejoindre sa Gascogne, Mme de Sauve cessa d'empoisonner la vie de Marguerite<sup>5</sup>. La Couronne trouva alors un autre moyen pour diviser les souverains de Navarre, en empêchant la reine de rejoindre son mari durant plus de deux ans. Quant à tenter ensuite de nouveau – pour autant que la chose fût possible à distance – de jeter une femme entre eux afin de les dissocier, cela devint rapidement inutile : quelques mois seulement après leurs retrouvailles, ils étaient à couteaux tirés.

## Les intrigantes

Le début de la décennie 1580 voit en effet les deux époux dans l'une des nombreuses crises graves de leur vie, liée à une maîtresse de cette troisième sorte. Deux femmes différentes sont à considérer ici : l'une, qui ne provoque que des malheurs privés, l'autre, qui engendre une affaire d'État. Dans les deux cas, le même scénario : pour jouir du corps d'une jeune fille qu'il convoite, Henri de Bourbon s'engage à l'épouser si elle lui donne un fils. On a envie de sourire devant la grosseur de l'hameçon, et devant la naïveté de celles qui y mordent. Comment concevoir que le roi de Navarre répudie la sœur du roi de France pour faire souche avec une Montmorency-Fosseux ? Ou que le roi de France renvoie chez elle sa seconde épouse, fille du grand duc de Toscane, pour les beaux yeux d'une demoiselle d'Entragues ? Le sourire n'est pourtant pas de mise. Bien que le Béarnais soit sans doute le seul roi de France à avoir promis le mariage à ses

---

<sup>5</sup> Il est probable toutefois que les deux femmes restèrent en mauvais termes. À la fin de l'année 1581, en effet, Marguerite (que sa mère et son frère Henri III appelaient à revenir à Paris) reçoit une lettre de la Circé, l'assurant vraisemblablement de sa neutralité. Elle explique alors assez sèchement à celui qui lui a fait passer la missive qu'elle va y répondre ; en attendant, ajoute-t-elle, vous « me ferez s'il vous plaît ce bien de croire, et d'en assurer la reine ma mère, que je désire l'amitié de toutes ses servantes, et qu'en toutes les occasions où j'aurai moyen de le témoigner, et à celle-là et à toutes les autres, elle connaîtra que je veux à jamais aimer et servir tout ce qui sera honoré de sa bonne grâce. » (*Cor.* 136).

maîtresses, ses contemporains l'ont tous cru capable de le faire – et d'ailleurs il a failli le faire avec une femme que j'évoquerai plus loin.

Que ses promesses inconsidérées aient constitué l'unique source de l'ambition démesurée dont firent preuve certaines de ses maîtresses ne faisait de doute pour personne dans son entourage, et en tout cas pas pour son épouse, qui décrit avec précision la métamorphose de la première. Au début, Françoise de Montmorency-Fosseux, dite « Fosseuse » (v. 1565-ap. 1585), n'est qu'une de ses jeunes suivantes, et elle la voit avec soulagement prendre la place de la « malicieuse » Rebours. Lorsqu'en effet prend fin le funeste séjour à Pau, explique la mémorialiste,

de bonne fortune pour moi, Rebours y demeura malade, laquelle le roi mon mari perdant des yeux, perdit aussi d'affection, et commença à s'embarquer avec Fosseuse, qui était plus belle, et pour lors toute enfant et toute bonne (*Mém.* 198).

Cet état de grâce dure quelques mois, pendant lesquels

le roi servait Fosseuse, qui, dépendant du tout de moi, se maintenait avec tant d'honneur et de vertu que, si elle eût toujours continué de cette façon, elle ne fût tombée au malheur qui depuis lui en a tant apporté, et à moi aussi.

On comprend à ces mots que le Béarnais n'a pas encore obtenu grand chose de la belle, et que celle-ci résiste parce que, gagée par Marguerite, sa place dans sa maison dépend de sa sagesse. Un malheur survient toutefois en la personne du duc d'Alençon, venu en Gascogne pour traiter une nouvelle paix avec les protestants, et qui tombe à son tour amoureux de la jeune fille. Revoilà donc les deux beaux-frères concurrents, et le roi de Navarre persuadé que son épouse favorise son frère ! « Fosseuse », dit-elle alors,

pour lui ôter la jalousie qu'il avait de mon frère et lui faire connaître qu'elle n'aimait que lui, s'abandonne tellement à le contenter en tout ce qu'il voulait d'elle, que le malheur fut si grand qu'elle devint grosse (*Mém.* 209).

Ce que la reine passe ici sous silence, c'est la raison pour laquelle la jeune fille se permet désormais cette liberté ; ou plutôt : pourquoi elle-même devient moins ferme. C'est que, de son côté, elle est tombée amoureuse du grand chambellan de son frère, Jacques Harlay de Champvallon, et qu'une des grandes histoires d'amour de sa vie vient de commencer. Marguerite ferme donc les yeux sur ce que son mari fait avec sa maîtresse, attendant qu'en retour il ferme les siens sur ce qu'elle fait avec son « beau cœur ».

La chose pourrait marcher, car nul n'est jaloux de l'autre. Mais le roi de Navarre est en position de pouvoir dès que le duc d'Alençon et sa suite quittent la Gascogne. La jeune favorite, enceinte tandis que la reine ne l'est toujours pas, se met alors à croire à son destin :

Se sentant en cet état, elle change toute de procédé avec moi, et au lieu qu'elle avait accoutumé d'y être libre et de me rendre à l'endroit du roi mon mari tous les bons offices qu'elle pouvait, elle commence à se cacher de moi, et à me rendre autant de mauvais offices qu'elle m'en avait fait de bons, de sorte qu'elle possédait le roi mon mari. En peu de temps, je le connus tout changé. Il s'étrangeait de moi, il se cachait, et n'avait plus ma présence si agréable (*Mém.* 209).

Mais le roi de Navarre ne s'arrête pas là. Alors que l'usage veut qu'une maîtresse royale enceinte se fasse oublier quelque temps à la campagne, et que l'épouse ne marque aucune complaisance envers elle (principe que Marguerite lui rappellera quelques mois plus tard<sup>6</sup>), il entend garder Fosseuse auprès de lui, que la reine lui fasse bon visage, et

---

<sup>6</sup> Ces usages, Marguerite les rappellera quelques mois plus tard à son mari : « son malheur étant divulgué partout comme il l'est, je ne la pouvais pas tenir [auprès de moi], étant chose qui ne s'est jamais vue ; car

même qu'elle s'occupe d'elle. Au cours de l'été 1581, Marguerite parvient – avec la plus grande difficulté – à éviter un séjour commun dans une station thermale, mais les nouvelles qu'elle reçoit durant cette séparation sont on ne peut plus alarmantes :

J'avais tous les jours avis de Rebours (qui était celle qu'il avait aimée, qui était une fille corrompue et double, qui ne désirait que de mettre Fosseuse dehors, pensant tenir sa place en la bonne grâce du roi mon mari) que Fosseuse me faisait tous les plus mauvais offices du monde, médisant ordinairement de moi, et qu'elle se persuadait, si elle avait un fils et qu'elle se pût défaire de moi, d'épouser le roi mon mari ; qu'en cette intention, elle me voulait faire aller à Pau, et qu'elle avait fait résoudre le roi mon mari [...] de m'y mener de gré ou de force (*Mém.* 210).

À l'automne, alors que le ventre de la jeune fille s'arrondit et que la reine tente de la persuader de se retirer dans une maison écartée, Fosseuse repousse la proposition « avec une arrogance extrême » (*Mém.* 211). Le jour de l'accouchement survient donc, un jour que les deux suites du roi et de la reine de Navarre sont au complet à Nérac, et alors que les échanges sont quasi quotidiens avec la Cour de France – où l'on suit avidement toutes les étapes du scandale. Navarre exigeant que son épouse assiste la jeune fille dans ses couches, Marguerite s'exécute, avec l'angoisse qu'on imagine. Heureusement, soupire-t-elle en ses *Mémoires* comme elle dut le faire sur le moment, « Dieu voulut qu'elle ne fît qu'une fille, qui encore était morte. » (*Mém.* 212). Navarre en revanche est tellement dépité que, sans reconnaissance envers son épouse, il exige durement qu'elle continue à entourer et à protéger sa maîtresse.

C'est dans cette ambiance dégradée que les souverains de Navarre se voient invités à rentrer à Paris. Catherine de Médicis et Henri III, en effet, trouvent décidément le Béarnais ingouvernable, et le préféreraient à portée de main. Celui-ci ne dit pas non, mais laisse partir sa femme en éclaireur ; et Marguerite, qui emmène Fosseuse avec elle, espère secrètement que ses ennuis vont s'arrêter là. Aussitôt à Paris, en effet, elle cherche à marier la jeune femme, afin de s'en séparer. Mais dès qu'il apprend la nouvelle, son mari lui intime l'ordre de n'en rien faire, et même de prendre sa défense en public ! Deux lettres accusent réception de cette invraisemblable injonction. L'une est de Catherine :

Mon fils, je ne fus jamais si ébahie que d'avoir entendu le langage que [votre envoyé] a tenu à beaucoup de personnes, disant que c'était [...] votre commandement [...]. Vous n'êtes pas le premier mari jeune et non pas bien sage en telles choses ; mais je vous trouve bien le premier et le seul qui fasse, après un tel fait advenu, tenir tel langage à sa femme<sup>7</sup>.

L'autre lettre, longue et pleine de colère, est celle de Marguerite :

Vous m'écrivez, Monsieur, que pour fermer la bouche au roi, aux reines ou à ceux qui m'en parleront, que je leur dise que vous l'aimez, et que je l'aime pour cela. Cette réponse serait bonne parlant d'un de vos serviteurs ou servantes, mais de votre maîtresse ! Si j'étais née de condition indigne de l'honneur d'être votre femme, cette réponse ne me serait mauvaise ; mais étant telle que je suis, elle me serait très malséante ; aussi m'empêcherai-je bien de la faire (*Cor.* 156).

Fosseuse disparaît dès lors de la scène. Non parce que ces propos suffirent à ramener le roi de Navarre à la raison, mais bien parce que l'adage *loin des yeux loin du cœur* allait se vérifier une fois de plus, comme nous le verrons plus loin.

L'autre intrigante, Henriette d'Entragues (1579-1633), sème le trouble bien des années plus tard, et de manière bien plus grave. C'est au printemps de l'année 1600, en effet, soit quelques semaines après la mort de Gabrielle d'Estrées et alors que la longue

---

les reines en ont eu [des filles d'honneur], à qui cet accident est arrivé ; mais elles les ont soudain ôtées [écartées]. » (*Cor.* 156).

<sup>7</sup> Catherine de Médicis, *Lettres*, éd. H. de la Ferrière, G. Baguenault de Puchesse, t. 8, Paris, Imprimerie Nationale, 1901, p. 36-37, lettre de Catherine au roi de Navarre, 12 juin 1582 (orthographe modernisée).

procédure de « démariage » avec Marguerite s'orientait vers sa conclusion, que cette très jeune fille fut placée par sa famille dans le lit d'Henri IV. « Vendue » serait plus exact, puisqu'elle fut cédée au roi contre une promesse de mariage écrite, assortie d'une clause exécutoire : le Bourbon s'engageait à l'épouser si elle lui donnait un fils. En attendant, toutefois, il laissait ses ministres conclure son second mariage avec la fille du grand duc de Toscane. Une fois encore, Dieu semble être intervenu pour favoriser l'union légitime, puisque la favorite mit au monde l'année suivante un fils mort-né et la nouvelle reine un fils vivant, le futur Louis XIII. Mais Henriette avait accouché quelques semaines avant Marie... Sa famille s'engagea donc dans une longue lutte pour faire reconnaître la validité du contrat qu'elle détenait. Cette lutte déboucha sur une véritable coalition, qui eut tout le temps de proliférer jusqu'en Savoie et en Espagne, puisque, chaque fois ou presque qu'un comploteur était arrêté, Henriette obtenait que le roi le remette en liberté.

Apparaît ici avec évidence tout ce qui manquait à Fosseuse pour faire d'elle une femme vraiment dangereuse : une famille puissante et cynique motivée par un intérêt majeur<sup>8</sup>, un engagement écrit, un amant de plus en plus esclave de ses sens, et du temps pour asseoir son pouvoir sur lui. Henriette, qui bénéficia de tout cela, constitua un véritable calvaire pour Marie de Médicis, qui dut supporter des années durant ses insolences<sup>9</sup> et voir ses propres enfants élevés avec les siens (ainsi, d'ailleurs, que ceux de Gabrielle d'Estrées). En revanche, Marguerite tira indirectement profit de la terrible maîtresse : c'est en effet grâce à l'existence de la coalition des Entragues, et au rôle qu'elle joua dans l'arrestation des principaux coupables, qu'elle put sortir de l'impasse où elle se trouvait encore au lendemain de son « divorce », c'est-à-dire revenir à Paris après vingt ans d'exil.

## Les élues

Cette dernière catégorie comprend à nouveau deux femmes : Diane d'Andoins, comtesse de Guiche, surnommée « Corisande » (v. 1554-ap. 1621), qui mit le roi de Navarre sur le chemin du trône de France, et Gabrielle d'Estrées (1573-1599), qui faillit y monter avec lui. Marguerite ne semble pas avoir rencontré la première, du moins au temps où elle était la maîtresse de son mari. Corisande succéda en effet, à quelques aventures près, à Fosseuse : la reine de Navarre était alors à Paris. On se souvient que l'ambition d'Henri III était d'y attirer non seulement sa sœur, mais son beau-frère, pour l'avoir à l'œil. Navarre n'ayant pas mordu à l'hameçon, la présence de Marguerite devint peu à peu inutile, et Henri III renvoya brutalement sa sœur en Gascogne en juillet 1583, commettant un impair gravissime qui fut aussitôt utilisé par l'entourage du Béarnais. Celui-ci décida en effet de ne reprendre son épouse que lorsque le roi de France se serait

---

<sup>8</sup> Le demi-frère d'Henriette, Charles de Valois, futur duc d'Angoulême, était le fils de Charles IX et de sa maîtresse Marie Touchet, qui s'était mariée avec François de Balzac d'Entragues. Pendant la dernière guerre civile, Henri III, pour attacher son neveu à son parti, lui avait fait léguer le comté d'Auvergne appartenant à sa mère – alors que le contrat de mariage de cette dernière stipulait qu'il devait revenir au dernier de ses enfants vivants. Marguerite, recluse en Auvergne, se considérait donc la seule propriétaire de ce comté, mais il fallait pour qu'elle le soit officiellement que le Parlement casse la décision royale. Or tout laissait croire qu'elle allait parvenir à ses fins, vu qu'elle avait réussi à rentrer dans les grâces du roi, et qu'elle n'avait pas d'enfant à qui transmettre ses biens – qu'elle promettait de léguer à la Couronne. Tous les espoirs de la famille reposaient donc sur les capacités d'Henriette à leur assurer au moins cette prise.

<sup>9</sup> Entre autres celle-ci : Henriette appelait Marie « la banquière », en référence à l'énorme dot qui avait décidé le monarque à l'épouser.

excusé... ou aurait cédé aux protestants quelques forteresses de plus. Le bras de fer dura huit mois, pendant lesquels Marguerite, qui ne pouvait ni revenir à Paris ni rejoindre la Gascogne, fut traitée comme une vulgaire marchandise et dut résider, en chemin, dans de nombreuses villes. Lorsqu'enfin les deux rois s'accordèrent, c'est-à-dire après la mort du duc d'Alençon qui fit du Béarnais l'héritier présomptif de la Couronne, le couple ne reprit jamais la vie commune : le roi de Navarre, qui vivait désormais en Béarn avec Corisande, laissa Marguerite à Nérac, où elle croupit près d'un an, comme une épouse répudiée.

Au printemps 1585, alors que la dernière guerre civile démarrait – les catholiques n'acceptant pas qu'un protestant prétende au trône de France –, la reine se décida à « abandonner » (pour reprendre ses propres termes) un mari qu'elle n'avait cessé de soutenir politiquement et qui, depuis des années, lui infligeait humiliation sur humiliation. Elle partit s'installer à Agen, dont elle était comtesse, dans le but officiel d'y célébrer Pâques, mais en réalité pour une autre raison : la comtesse de Guiche, expliqua-t-elle au gouverneur de la région (chargé de transmettre le message à sa mère et au roi de France) cherchait à la faire empoisonner<sup>10</sup> ; elle se mettait donc en sécurité dans cette ville catholique, en attendant que cessent les hostilités.

La chose est peu probable. Corisande, la seule femme de tête que le roi de Navarre ait aimé, était veuve et riche ; elle ne se faisait certainement aucune illusion quant à la possibilité de prendre la place de Marguerite, d'autant qu'elle militait pour que son « petiot », comme elle l'appelait, ne reste pas roi de Navarre, mais qu'il s'impose comme héritier du trône de France. Enfin, Corisande paraît être la seule de ses maîtresses à l'avoir aimé sincèrement – autrement dit, à n'avoir besoin d'aucun miroir aux alouettes pour s'offrir à lui... Si Marguerite l'a accusée, c'est vraisemblablement parce qu'elle avait besoin d'un motif pour s'éloigner durablement de son époux, et que celui-là semblait solide : le roi de Navarre n'avait-il pas déjà fait la preuve qu'il était prêt à n'importe quoi pour les beaux yeux de ses maîtresses ?

Cette preuve, il devait la refaire avec l'élue suivante, celle qui détrôna Corisande : Gabrielle d'Estrées. Âgée de seize ans à peine quand il la rencontra, moins ambitieuse encore que la comtesse de Guiche, beaucoup moins intelligente apparemment, et en outre fort peu séduite par le monarque vieillissant, celle-là fut aussi poussée dans les bras du roi de Navarre par sa famille – qui n'en attendait toutefois que des faveurs. Marguerite, après avoir passé quelques mois tumultueux à Agen, puis une année encore plus éprouvante dans un château du Cantal, vivait alors retirée en Auvergne ; il est probable qu'elle ne connut que tardivement l'existence de la nouvelle passion de son mari. La guerre civile en effet faisait rage lorsque Gabrielle céda aux pressions des siens, au début de l'année 1590, sans d'ailleurs renoncer à ses propres amours avec le grand écuyer Roger de Bellegarde. Son royal amant n'était alors que l'un des six prétendants au trône de France qui s'affrontaient depuis le récent assassinat d'Henri III. En 1593 en revanche, lorsqu'il fut proche de la victoire finale et reprit contact avec son épouse en vue de leur « démariage », le monde commençait à s'intéresser à cette Mme de Liancourt que le Bourbon traitait ouvertement comme sa compagne, bien qu'il fût encore marié, et qu'il l'eût elle-même mariée, à la demande d'une famille qui ne rêvait pas au trône mais pensait à ses arrières.

Gabrielle elle-même commençait à prendre son rôle au sérieux. Ayant mis un terme – apparemment du moins – à sa relation avec Bellegarde, elle se voua au nouveau monarque et connut, à partir de la naissance de leur premier fils, une ascension inouïe.

---

<sup>10</sup> Catherine de Médicis, *Lettres*, t. 8, p. 432, lettre de Matignon à Catherine, 5 avril 1585.

Dès cette époque en effet, le Béarnais caressa l'idée de faire d'elle la nouvelle reine, et il s'en donna tous les moyens. Multipliant les ambassades à Rome pour faire annuler son mariage, il fit casser celui de sa maîtresse et légitima leur fils. Devenue marquise de Monceaux puis duchesse de Beaufort, elle fut de plus en plus traitée comme une reine, et les enfants qu'elle mettait au monde comme des héritiers légitimes. Lorsqu'elle mourut brutalement, enceinte de son quatrième enfant, Henri IV s'apprêtait à l'épouser sans l'autorisation du Saint-Siège – qui s'obstinait en effet depuis six ans à refuser l'annulation du mariage avec Marguerite, pour empêcher ce projet insensé.

On a longtemps dit que la reine avait participé à cette opposition, pour ne pas permettre à une femme de petite naissance de lui succéder et de monter à sa place sur le trône de France. L'examen de sa correspondance montre qu'il n'en est rien. Ce qu'elle cherche, durant toutes ces années, c'est à rétablir sa situation financière et politique : à faire payer ses dettes, à s'assurer une pension honorable, et à quitter l'Auvergne. Si elle résiste parfois aux demandes de son époux, c'est lorsqu'il cherche à obtenir ses procurations sans payer ce qu'il a promis. On la voit même, une unique fois, écrire à Gabrielle, ou plutôt lui répondre. La favorite ayant sollicité, pour l'un de ses proches, certains revenus dépendant d'elle, elle est trop heureuse de pouvoir accepter, et elle en profite pour requérir son intercession. Après l'avoir assurée qu'elle veut la « tenir comme [s]a sœur, et que, après le roi, [elle est la personne qu'elle] honore et estime le plus », elle réitère à l'égard du monarque un certain nombre de demandes qui, dit-elle, « couchées sur du papier l'ennuieraient ; mais, partant de votre belle bouche, je sais qu'il [cela] ne peut être que bien reçu. » (*Cor.* 294, du 27 février 1597).

Cette lettre fut-elle dure à écrire ? Bien moins, sans doute, que celle où il était question de Fosseuse, et que la reine terminait en se qualifiant amèrement de « femme ignorante et sotte », pour avoir espéré meilleur traitement d'un mari à qui elle avait rendu tant de services. On peut même supposer que la flatterie appuyée envers la maîtresse royale, ainsi que l'évocation des miracles que pouvait réaliser sa « belle bouche » sur le roi, sont à mettre au compte d'une malice certaine, chez une femme qui connaissait, et la simplicité de l'une, et les points faibles de l'autre.

\*

Au terme de ce curieux parcours dans les vies sentimentales d'Henri IV et de sa première épouse, apparaît me semble-t-il avec évidence la non conformité de l'un et de l'autre. C'est certes avec une grande autorité, mais sans aucune chance d'être entendue, que Catherine de Médicis, à l'issue du long bras de fer de l'année 1583-1584, conseillait à Marguerite d'être désormais plus ferme envers les maîtresses de son mari, en alléguant son propre exemple, au temps où Henri II lui imposait la cohabitation avec Diane de Poitiers. « Qu'en cela elle fasse comme moi », écrivait-elle à l'homme chargé de transmettre ce délicat message :

[Elle] doit rejeter tout ce qui n'est digne d'être auprès d'une sage et vertueuse princesse, jeune et qui pense être, peut-être, plus belle qu'elle n'est. [...] Qu'elle ne fasse plus comme elle faisait, de faire cas de celles à qui il fera l'amour. [...] Car jamais femme qui aimait son mari n'aima sa putain<sup>11</sup>.

L'accusation de complaisance formulée ici n'était pas totalement sans fondement, comme on l'a vu. Mais le problème était ailleurs. Aussi ferme et aussi vertueuse qu'eût été Marguerite, elle n'aurait pas obtenu de son mari qu'il respecte les convenances : sa vie montre qu'il ne les a jamais respectées, et qu'il a même poussé plus loin que nul

---

<sup>11</sup> Catherine de Médicis, *Lettres*, t. 8, p. 181, lettre de Catherine à Bellièvre, 25 avril 1584.

autre, non pas le mépris, mais l'indifférence aux usages et aux codes sociaux. L'homme file doux tant qu'une puissance supérieure s'impose à lui. Mais dès que sa mère meurt, puis dès que sa belle-mère tourne les talons, il agit à sa guise, selon une conception du « bon plaisir » qu'aucun monarque absolu français n'a jamais partagée, jamais mise en œuvre, parce qu'elle est incompatible avec la majesté royale. Les femmes dont il s'entoure, d'ailleurs, ne sont – à une exception près – pas de celles avec qui l'on gouverne, au contraire de ses prédécesseurs et de ses successeurs les plus illustres.

De son côté, Marguerite n'est pas conforme. Face à ce mari « jeune et non pas bien sage », elle n'essaie pas les vieilles recettes que les moralistes tendent hypocritement depuis toujours aux épouses délaissées, et que l'autre Marguerite, sa grande tante, rappelle encore dans *l'Heptaméron* : essayer de lui faire comprendre le tort qu'il se fait, le regagner par la douceur, etc. Elle tente autre chose : trouver avec son époux un *modus vivendi* sentimental, puisque le mariage n'est pas une affaire d'amour, mais maintenir l'alliance politique attachée à un tel contrat. Cette autre chose présuppose pour nous l'égalité des sexes. Pour Marguerite, qui ne deviendra féministe qu'à la fin de sa vie, elle présuppose une sorte de camaraderie avec Navarre, fondée sur ce que nous appellerions aujourd'hui leur identité de genre. La vie de la reine en effet, et plus encore ses écrits, montrent qu'elle ne se sentait pas une femme – dont elle dit dès les premières lignes de ses *Mémoires* qu'elle voudrait ne pas « tenir cette condition » (*Mém.* 69). Elle est un « prince » parmi les princes, un « frère » parmi ses frères, elle est l'« autre moi-même » du futur Henri III, elle est toutes ces figures masculines qui peuplent ses œuvres et auxquelles, d'Alexandre à Thémistocle en passant par Burrus et Crésus, elle s'identifie si volontiers<sup>12</sup>.

De quoi, assurément, faire fuir le Bourbon, qui n'était ni un partisan de l'égalité des sexes ni un homosexuel inassumé. De quoi le jeter dans la quête éperdue d'objets sexuels conformes, le rassurant sur sa propre identité ? De quoi, en tout cas, laisser à la postérité des témoignages irremplaçables sur les modalités possibles de la vie des rois de France, mais aussi sur la manière – les manières – dont pouvait être vécu le phénomène des « maîtresses royales », par celles qui partageaient leur existence.

---

<sup>12</sup> Voir Viennot É., « Les ambiguïtés identitaires du *Je* dans les *Mémoires* de Marguerite de Valois », in Bertaud M., Cuhe F.-X. (dir.), *Le Genre des Mémoires. Essai de définition. Actes du colloque de Strasbourg des 4-7 mai 1994, sous le patronage de l'ADIREL, publiés avec le concours de l'U.S.H.S. et de l'ADIREL*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 69-79 ; Ead., « Les métamorphoses de Marguerite de Valois, ou les cadeaux de Brantôme », in Beaulieu J.-P., Desrosiers-Bonin D. (dir.), *La Réflexivité chez les femmes écrivains d'Ancien Régime*, Montréal, Paragraphes, 1998, p. 83-94.